

HISTOIRES SIGNIFICATIVES



RÉSEAU FEMMES DU MONDE :

*"DES INITIATIVES SUD-SUD-NORD POUR UNE
JUSTICE ÉCOLOGIQUE ET UNE JUSTICE DE GENRE
SUR LES TERRITOIRES"*

OCTOBRE 2025 À JANVIER 2026



QUARTIERS
DU MONDE

SOMMAIRE

I. Présentation du réseau Femmes du Monde et de ses membres

Page 3

II. Principaux résultats du projet et de l'évaluation

Page 8

III. Histoires significatives des femmes participantes

Page 16

IV. Histoires significatives des jeunes participant.es

Page 21

V. Histoires significatives des équipes du projet

Page 26

VI. Domaines des changements significatifs et pistes d'amélioration

Page 38





I. PRÉSENTATION DU RÉSEAU FEMMES DU MONDE ET DE SES MEMBRES



Depuis 2008, Quartiers du Monde et ses partenaires mènent des projets en réseau, d'autonomisation sociale, politique et économique et d'empowerment multidimensionnel des femmes et des jeunes habitants des territoires dit vulnérables.

Depuis plus de 15 ans une dynamique partenariale sud-sud-nord se développe et a permis la structuration du RÉSEAU FEMMES DU MONDE autour d'une charte de valeurs et de modalités de fonctionnement en 2018.

Quartiers du Monde agit en tant que coordinateur du réseau et assure ainsi le suivi et évaluation des projets, coordonne et facilite la production et la gestion de connaissances, impulse les espaces collectifs de gestion de projets menés au sein du réseau.

Les entités partenaires membres du réseau mettent en œuvre au niveau des territoires les projets assurant ainsi un ancrage territorial fort. Les partenaires membres du réseau accompagnent les collectifs des femmes et des jeunes dans leurs processus d'empowerment multidimensionnel et s'occupent de l'essaimage des méthodologies et outils produits au sein des projets.

ASSOCIATIONS MEMBRES DU RESEAU

QUARTIERS DU MONDE est une association féministe qui coordonne le réseau Suds-Nords Femmes du Monde. Ses équipes sont présentes en France, en Belgique et au Maroc. L'association a pour mission de promouvoir l'égalité des genres, la gouvernance participative et la citoyenneté affirmée aux Suds et aux Nords pour plus de justice sociale, de genre et écologique dans nos sociétés.



QUARTIERS
DU MONDE

Au Maroc, LA FÉDÉRATION DE LA LIGUE DE DROITS DES FEMMES, section Ouarzazate lutte contre les violences basées sur le genre, défend les droits des femmes et met en place des actions en matière de protection de droits humains et de vie citoyenne et démocratique dans la ville de Ouarzazate ainsi que sa périphérie rurale, en particulier les douars de Tlmasla, de Talat et de Idlsane. La FLDF mène des processus d'empowerment multidimensionnel, en particulier d'empowerment économique via la réinsertion professionnelle et l'entrepreneuriat féminin.



En Colombie, ENDA COLOMBIE appuie la plateforme «MESA HUNZAHUA» qui regroupe des représentant.es des différentes organisations communautaires du quartier Ciudad Hunza, situé sur les collines Sud de Suba à Bogotá. Les habitant.es se réunissent fréquemment pour discuter des problèmes et élaborer des réponses d'une manière collective et consensuelle. Les femmes ont joué un rôle fondamental dans le processus de développement du quartier, notamment en créant l'un des premiers collectifs « Coopohunza ». Aujourd'hui, les collectifs de la plateforme travaillent avec des populations de tous les âges et sur des thèmes divers tels que le recyclage et la protection de l'environnement, l'éducation primaire, la culture, l'économie sociale et solidaire, etc.



sostenibilidad, equidad y
derechos ambientales

Au Sénégal, c'est dans la banlieue de Dakar sur le territoire de Pikine que l'association GRAINES appuie le groupement d'intérêt économique Nanondiral, initiative portée par les femmes du quartier pour promouvoir l'alphabétisation et encourager le développement d'activités communautaires visant l'amélioration de leur cadre de vie et de leur bien-être. Par ailleurs, Graines accompagne la Plateforme des femmes pour le développement de l'économie sociale et solidaire qui réunit 4 groupes de femmes productrices de Wakhinane.



En France, dans le quartier Belleville-Amandiers de Paris, le Centre social Archipélia assure une mission d'animation de quartier afin de créer du lien social, faciliter l'insertion des populations les plus vulnérables, et prévenir la violence, en privilégiant le dialogue, l'écoute et la participation directe des habitant.es. Archipélia accompagne le groupe des « Lundis Femmes Solidaires », un espace d'expression, de réflexion et d'activités collectives qui rassemble des femmes habitantes d'origine diverses et qui intègre la perspective intersectionnelle de genre de manière transversale dans ses actions



En Bolivie, le Centre de promotion de la Femme Gregoria Apaza accompagne le renforcement d'activités économiques de travailleuses indépendantes de la ville d'El Alto selon les principes de l'économie sociale et solidaire sensible au genre. Les femmes entrepreneures s'organisent en réseaux de collectifs associatifs ou familiaux dénommés « incubateurs » pour promouvoir l'autonomisation socio-économique. Le centre mobilise ainsi les hommes de la communauté et l'écosystème des acteur.rices du territoire.





QUARTIERS
DU MONDE

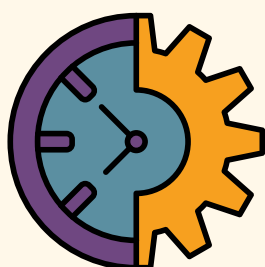


Le projet « **Réseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires** », a été réalisé entre la période du 5 juillet 2023 au 5 juin 2026 par Quartiers du Monde et les associations partenaires Enda Colombie, FLDF Maroc, Archipélia France, Gregoria Apaza Bolivie et GRAINES Sénégal avec l'appui technique et financier de l'Agence Française de Développement (AFD).

Projet multi-pays mis en œuvre dans les cinq territoires du Réseau. Ce projet a mobilisé des femmes et des jeunes participant-e-s dans les activités des associations partenaires, ainsi que les équipes de mise en œuvre. Son ambition principale était de contribuer à construire une justice de genre et écologique depuis une perspective féministe intersectionnelle en Bolivie, en Colombie, en France, au Maroc et au Sénégal.

Les actions déployées se sont articulées autour de trois axes majeurs : la mise en place d'une dynamique territoriale de justice de genre, axée sur la lutte contre les stéréotypes basés sur le genre et sur la lutte contre les violences basées sur le genre ; une approche territoriale de justice écologique fondée sur une perspective écoféministe intersectionnelle, axée sur le renforcement de capacités des partenaires et des participant-e-s ; ainsi que le renforcement d'une dynamique internationale pour la diffusion de connaissances et le plaidoyer autour de ces thématiques.

Une évaluation externe du projet a été réalisée dans la période de septembre à décembre 2025 et a analysé les critères de la pertinence, de l'efficacité, de l'efficience, de l'impact et de la durabilité du projet. Dans le cadre de l'évaluation des histoires significatives des participant.es du projet (femmes et jeunes) et des équipes du projet de la France, le Maroc, la Colombie, le Sénégal et la Bolivie ont été réalisées en focalisant l'analyse de l'évaluation sur l'impact du projet dans la vie des participants et des changements significatifs. Le présent catalogue présente les histoires significatives et un résumé des résultats de l'évaluation externe du projet.



II. PRINCIPAUX RÉSULTATS DU PROJET ET DE L'ÉVALUATION

PRINCIPAUX RÉSULTATS DU PROJET

2023-2026

1 JUSTICE DE GENRE

Accompagne-
ment de
renforcement du
pouvoir d'agir

47
Ateliers

79
Participant.es

Campagne de
sensibilisation digitale
et sur les territoires

4
Campagnes

96
Participant.es

89810
Vues et visites

Permanence d'écoute
des femmes VVBG

234
Femmes

1026
Actes de violence
enregistrés

1887
Services
d'accompagnement

Ateliers en Genre et
Masculinités

524
Participant.es

4
Guides des
masculinités (version
2)

2 JUSTICE ÉCOLOGIQUE BASÉE SUR UNE PERSPECTIVE ÉCOFÉMINISTE INTERSECTIONNELLE

Recherche Action Participative

6
Pays
participants

7
Collectifs
des
jeunes

7
Feuilles
de routes

7
Collectifs
des
femmes

1
Jeu
pédagogique

2
Vidéos

Jeunes impliqués à agir en faveur de la justice
climatique

513
Jeunes participant.es

16
Activités et ateliers

3 DIFFUSION DE CONNAISSANCES ET LE PLAIDOYER SUR LA JUSTICE DE GENRE ET LA JUSTICE ÉCOLOGIQUE

Espaces de capacitation et participation au plaidoyer

3
Webinaires de capacitation

1
Participation à
l'expérimentation de F3E

3
Participation aux espaces
de plaidoyer

2
Rencontres
internationales

BUDGET GLOBAL

900.000 EUROS

VILLES ET PAYS
D'EXÉCUTION

Paris (France), Ouarzazate
(Maroc), Bogota (Colombie),
la périphérie de Dakar
(Sénégal) et El Alto (Bolivie)

RÉSULTATS DE L'ÉVALUATION

2023-2026



PERTINENCE

- Ciblage géographique et sélection territoriale hautement pertinents.
- Choix du public cible et analyse des besoins très pertinents.
- Adaptation du projet aux différents profils et aux besoins des participant.es.
- Cohérence et complémentarité de l'écosystème partenarial.
- Articulation systémique des enjeux de justice de genre et de justice écologique.
- Alignement stratégique avec les priorités politiques et les cadres normatifs internationaux.



EFFICIENCE

- Gestion des ressources humaines efficiente et coordination interne et externe de qualité.
- Fonctionnement en réseau féministe optimisant l'utilisation des ressources.
- Gestion financière globalement efficiente, responsable et politiquement cohérente.
- Capacité d'adaptation et de résilience face aux contraintes budgétaires.
- Gestion du projet dans les délais prévus et suivi opérationnel satisfaisants.
- Équilibre pertinent entre proximité territoriale et gouvernance horizontale.



IMPACT

- Transformations au niveau individuel, familial, social.
- Renforcement profond de la confiance en soi.
- Rupture de l'isolement et reconstruction de l'estime de soi avec effets dans les sphères familiales et communautaires.
- Développement d'un fort sentiment d'appartenance territoriale et émergence de leadership féminins.
- Les jeunes impliqué.e.s ont développé confiance en soi, compétences citoyennes et capacité à agir comme relais du changement dans leurs familles et communautés.
- Trajectoires de professionnalisation et promotion interne des membres des équipes.
- Associations comme espaces de formation, socialisation militante et émergence de leaders.



EFFICACITÉ

- Efficacité dans le renforcement de la justice de genre à travers une approche intégrée et transformatrice.
- Innovation stratégique majeure avec l'intégration progressive de la notion de "care global".
- Impact significatif sur le renforcement du pouvoir d'agir des femmes aux niveaux individuel et collectif.
- Approches progressives et contextualisées de l'implication des hommes et garçons avec résultats encourageants.
- Efficacité satisfaisante de la RAP dans la transformation de la conscience écologique et féministe.
- Diversité d'appropriation territoriale de la RAP témoignant de la vitalité intellectuelle collective.
- Construction d'une identité collective comme réussite du réseau FDM.
- Ancrage territorial fort et articulation justice de genre et écologique comme atouts stratégiques du plaidoyer.
- Défis structurels nécessitant un renforcement pour consolider l'efficacité à moyen et long terme.



DURABILITÉ

- Renforcement relationnel et organisationnel des associations partenaires.
- Logique de réseau transnational créant des liens de confiance et une vision commune comme levier de durabilité.
- Valorisation des savoirs et émergence de relais locaux limitant la dépendance à des personnes clés.
- Projet agissant comme cadre structurant et évolutif.
- Fragilités structurelles conditionnant la durabilité à moyen et long terme.
- Nécessité de structurer la réplication des connaissances, outils et pratiques vers d'autres organisations.
- Nécessité de développer d'alliances stratégiques comme levier de pérennisation.

Projet "Réseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires"

2023-2026

Construction d'un **réseau transnational** basé sur la confiance, le sentiment d'appartenance et une vision commune

Participation dans les instances locales et développement d'**alliances stratégiques** avec autorités et société civile

Construction d'une **identité collective** avec appropriation différenciée mais cohérente des campagnes de sensibilisation

Appropriation territoriale de la RAP et réalisation des projets territoriaux structurants articulant créativement justice sociale et écologie.

Approches contextualisées du travail sur les **masculinités**

Impact sur le **renforcement du pouvoir d'agir** des femmes aux niveaux individuel et collectif.

Ciblage répondant aux **vulnérabilités territoriales** et aux besoins des femmes des milieux populaires

Approche **écoféministe intersectionnelle** articulant justice de genre et écologique à travers le "**care global**"

Méthodologies **participatives** adaptées aux contextes et largement réappropriées localement

Gestion des ressources humaines fondée sur **l'horizontalité** favorisant un apprentissage collectif

Gestion financière rigoureuse et respect des délais et qualité du suivi

Appropriation des enjeux de **justice de genre** par les équipes et les collectifs de femmes comme **cadre transversal structurant**



Réussites du réseau

Projet “Réseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires”

2023-2026

Adapter les outils pédagogiques, les formats d'intervention et les méthodes de sensibilisation afin de renforcer l'**attractivité** des actions auprès des **jeunes générations**.

Renforcer la **dynamique régionale** du réseau, en tant que levier pertinent tant pour les équipes du projet que pour les collectifs et le réseau dans son ensemble

Développer et structurer les **échanges entre les communautés** de base à l'échelle régionale, en confiant leur pilotage aux associations locales.

Renforcer l'accompagnement des équipes locales sur les enjeux du care

Mettre en place un accompagnement structuré des **processus de passation et de relèvements**, allant au-delà des seuls aspects techniques et organisationnels.

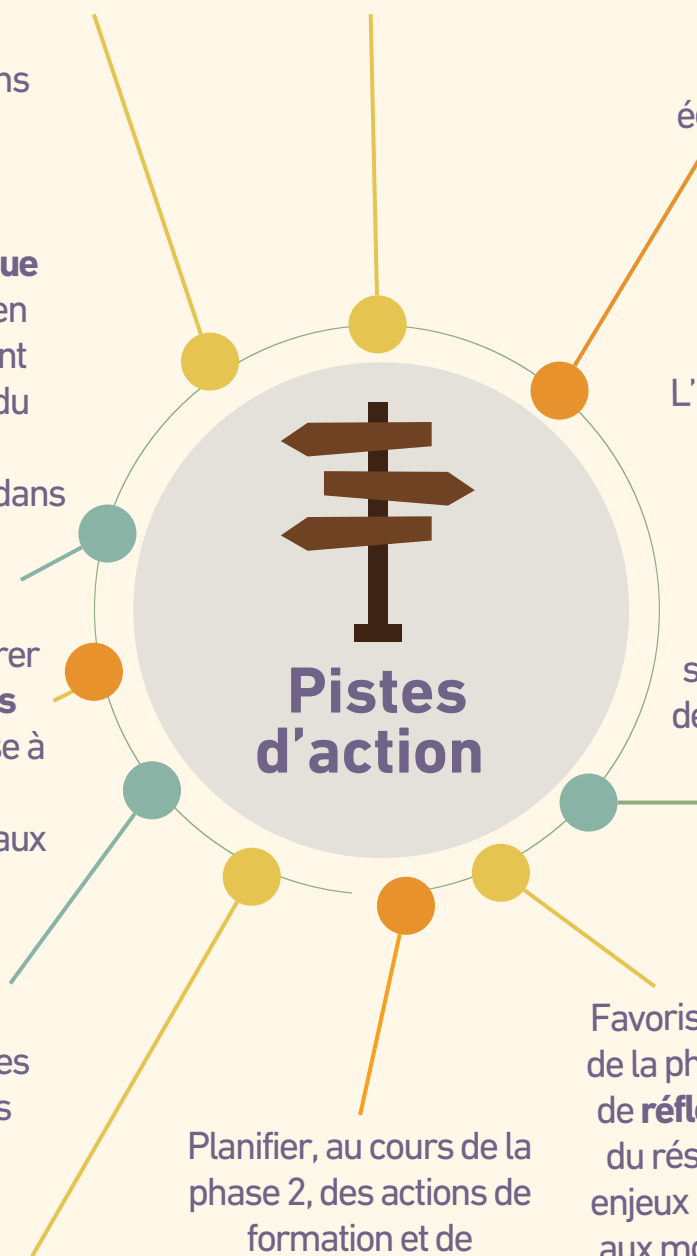
Poursuivre et consolider la mise en œuvre des **feuilles de route** élaborées pour chaque territoire du réseau

Poursuivre et approfondir la **réflexion** au sein du réseau sur sa mission et sa vision, en clarifiant le positionnement à partir duquel la justice écologique sera abordée

L'intégration progressive de la notion de « **care global** » mérite d'être approfondie et formalisée, en tant qu'innovation structurante permettant de mieux articuler justice de genre et justice écologique.

Favoriser et de créer, au cours de la phase 2, un **espace dédié de réflexion collective** au sein du réseau afin d'examiner les enjeux liés à la gouvernance et aux modalités de coordination

Planifier, au cours de la phase 2, des actions de formation et de renforcement des compétences en matière de **recherche de financements** à destination des Associations membres du réseau



Projet “Réseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires”

2023-2026

Partenariats stratégiques multi-niveaux - Alliances avec institutions locales, et scolaires et réseaux internationaux consolidant impact

Outils de communication et suivi - Utilisation de **technologies simples** et bases de données pour maintenir le lien et la capitalisation

Accompagnement progressif et adapté avec une construction lente et des étapes successives **d'empowerment**

Économie solidaire et autonomisation - Initiatives concrètes renforçant **l'autonomie économique des femmes**

Rituels **d'ouverture** et espaces **sécurisants**

Éducation populaire territorialisée - Travail de **proximité** ancré dans les territoires partant des réalités vécues pour construire réponses collectives adaptées

Approche globale et intégrée - Prise en compte des **systèmes environnant** les femmes (familial, social, économique, institutionnel) pour un **accompagnement holistique**

Méthodologies participatives transformatrices abordant problématiques complexes de manière accessible

Espaces collectifs de cohésion sociale favorisant **lien communautaire** et soutien mutuel

Outils concrets d'action territoriale renforçant **identité et mémoire collective**



Projet “Réseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires”

2023-2026

Adaptation permanente aux contextes - **Capacité d'ajustement continu** tenant compte des évolutions sociales, institutionnelles et territoriales

Pouvoir du collectif comme espace de soin - Le **collectif rompt l'isolement**, restaure l'estime de soi et permet construction de dynamiques de soutien mutuel

Nécessité d'**accompagnement dans la durée** - Présence constante, travail de répétition et acceptation de parcours non linéaires

Capitalisation du savoir expérientiel - **Formalisation des pratiques** (guides, référentiels, manuels) pour continuité, transmission et reproductibilité

Transparence et gestion des attentes - Clarifier dès le départ services proposés pour **éviter faux espoirs**

Nécessité de renforcer solidarité entre membres et **développer l'autosoin** face aux charges émotionnelles du travail social et militant

Valorisation du travail invisible - Apprendre à reconnaître et valoriser actions quotidiennes générant impacts significatifs

Socialisation des apprentissages - **Partage collectif** des rapports et résultats essentiel pour reconnaissance et apprentissage mutuel

Amélioration de la planification et de suivi régulier - **Planification semestrielle** avec monitoring et évaluations régulières

Travail collectif comme condition de réussite - Affaiblissement de dynamique collective compromet aboutissement des projets





III. HISTOIRES SIGNIFICATIVES

**des femmes participantes des
associations membres du réseau
Femmes du Monde**

De la timidité à la force : le réveil de Fatou grâce à Archipélia

HISTOIRE N°1 : FATOU

*Femme membre du collectif "Lundis Femmes Solidaires",
du centre socio culturel Archipelia, France*



Je suis arrivée à Archipélia en 2018. Je suis rentrée et j'ai rencontré Karine immédiatement. Elle est magnétique. Il y avait beaucoup, beaucoup de femmes, de toutes nationalités, et nous étions toutes ensemble. C'était une très belle ambiance. Moi, je ne parlais pas beaucoup. J'étais très timide, même si je parlais très bien français. J'avais peur, à cause de l'éducation très stricte que j'avais reçue au Sénégal. Je pensais, comme ma famille, qu'il fallait travailler dur, envoyer de l'argent pour faire grandir les enfants.



Mais à un moment, avec Archipélia, j'ai appris beaucoup de choses pour me défendre. J'ai commencé à dire non quand ma famille me demandait des choses. Avant, je n'osais pas dire non. Avec mon mari, c'était moi qui faisais tout. Je travaillais, j'étais l'esclave et maintenant, c'est fini. Je me suis battue. J'ai travaillé avec un groupe de distribution alimentaire au moment du Covid. Je suis toujours sur le terrain pour les jeunes du quartier parce que c'est important. Archipélia m'a apporté beaucoup. Mon fils a grandi ici, il a travaillé ici, il a eu tous ses diplômes. Grâce à Archipélia, il a découvert des choses, il n'a jamais eu de problèmes. Cela lui a ouvert sa curiosité, il a découvert l'art, les musées et toutes ces choses qui lui ont permis d'échapper à certains pièges du quartier. Mon fils me disait toujours : « Maman, il faut que tu rigoles, que tu t'habilles comme Karine ». Cela m'a motivée et m'a permis de montrer que je pouvais m'affirmer et prendre ma place.

J'ai également créé un groupe de femmes au Sénégal qui ont rencontré les mêmes difficultés que moi, pour se soutenir et construire des projets ensemble. Nous plantons des arbres, nous nettoyons le quartier, nous montrons que le changement est possible, même avec peu de moyens. Lors de mes voyages au Maroc, j'ai appris et observé des femmes qui fabriquaient des savons, des crèmes de beauté et développaient leurs propres entreprises. Je me suis dit : « Pourquoi pas nous ? » J'ai commencé à fabriquer du gingembre, du bissap, des huiles de palme. Je me suis présentée à la Maison Roche, à des événements importants auxquels je n'aurais jamais pensé participer auparavant. Tout cela a été possible grâce à Archipélia. Ici, j'ai appris à prendre la parole sans honte, à m'affirmer, à partager mes idées et mes projets.

Il y avait beaucoup de femmes qui ne parlaient pas français, qui ne connaissaient rien, qui étaient coincées dans "le métro-boulot-dodo". Archipélia nous a ouvert, nous a donné des possibilités et nous a montré que nous pouvions agir et transformer notre vie. Je suis quelqu'un qui veut toujours s'en sortir, valoriser ce que j'ai appris et ma personnalité et même devant des personnalités comme Macron, je n'ai plus peur. Je fais de la politique, même si je ne comprends pas toujours parfaitement le français, mais je parle, et on entend ce que je dis. J'ai tenu de nombreux projets dans le quartier et tout le monde me connaît. Toutes les mamans, les jeunes, les femmes, connaissent Archipélia grâce à moi. Même à la mairie, je représente Archipélia partout où je vais.

De l'association à la coopérative : le parcours de Najat

HISTOIRE N°2 : NAJAT

Présidente de la coopérative des femmes Talat Nourizne à Ouarzazate avec la FLDF, Maroc



Je m'appelle Najat. Je suis présidente de la coopérative des femmes de Ouarzazate. Je connais l'association FLDF depuis 2009. Depuis que je suis jeune, j'aime participer aux activités du village. J'ai toujours aimé aider les femmes à s'organiser et à apprendre des choses nouvelles.

Quand j'étais jeune, je voyais que certaines femmes recevaient de l'aide et des formations. Alors je me suis dit : « Pourquoi pas nous aussi? ». Avec d'autres femmes, on a réfléchi ensemble. On voulait faire un projet pour que les femmes puissent travailler chaque jour et gagner un peu d'argent pour leur famille.



On a décidé de faire ce que les gens aiment : le couscous, les petits gâteaux, les épices. Avec l'aide de la Fédération, on a eu l'idée de créer une coopérative. Et en 2021, notre coopérative est née.

Au début, ce n'était pas facile. Il fallait trouver un local, du matériel, et surtout convaincre les hommes que notre projet était utile. On a beaucoup discuté et négocié. C'était une bataille. Grâce à la solidarité entre les femmes, on a réussi à avoir un espace pour travailler. Le projet Darna nous a aussi beaucoup aidées : ils nous ont donné du matériel pour bien commencer.

Petit à petit, notre rêve est devenu vrai. Aujourd'hui, nous avons le matériel, des femmes motivées, un local, et des produits à vendre. Nous avons suivi beaucoup de formations : sur la gestion, la cuisine, les soins, les compétences professionnelles. Grâce à tout cela, nous avons gagné de la confiance et nous sommes devenues plus fortes.

Moi aussi, j'ai beaucoup changé. Avant, j'étais plus timide. Maintenant, je parle devant les gens, je prends des décisions et je gère ma vie. Je me sens fière et utile. Les femmes autour de moi ont aussi changé : elles parlent plus, elles proposent des idées, elles s'entraident. Nous sommes comme une grande famille.

Notre rêve aujourd'hui, c'est d'ouvrir un petit restaurant au-dessus du local. On voudrait y préparer nos plats avec des produits du village, naturels et biologiques. Ici, les femmes savent faire beaucoup de choses : le pain, les plats traditionnels, les gâteaux. Pendant les mariages ou les fêtes, tout le monde s'aide. Il y a une belle solidarité. Mais nous avons encore besoin d'aide. Nous voulons continuer à nous former, surtout dans l'informatique et le digital, pour mieux vendre nos produits. Pour l'instant, on vend surtout à nos amis, nos voisins et les gens du quartier. On veut trouver plus d'opportunités pour faire connaître notre travail.

Le parcours d'émancipation d'une femme

HISTOIRE N°3 : MARIA

Femme participante à la Mesa Hunzahua, collectif accompagné par ENDA, Colombie



Je connais La Mesa depuis toujours. J'ai 50 ans et je suis arrivée à Bogotá vers l'âge de 14 ans. Cela fait donc plus de 20 ans que je vis ici. Quand je suis arrivée, La Mesa n'existait pas encore en tant que telle. Elle a plus de 12 ans, et j'y suis entrée pratiquement depuis sa création. Je suivais Graciela partout, dans les écoles ou aux activités parce que je l'admirais beaucoup. Quand j'ai commencé à participer à tout cela, mon mari était très machiste. Il disait que la femme devait rester à la maison, s'occuper des tâches ménagères. Il disait : « Si tu as déjà fini le ménage, ressors les vêtements et remets-les dans les tiroirs parce que là-bas ils te donnent de mauvais conseils ».



J'attendais qu'il parte travailler. Alors j'avancais tout dans la maison et je venais avec mon petit garçon, qui avait trois ans. C'est comme ça que je me suis inscrite à un cours de couture à la machine. Et il y avait Graciela, qui disait toujours : « María, vous devez apprendre quelque chose, parce que si votre mari décède, vous ne dépendez que de lui. Comment allez-vous vous débrouiller ? ». Gracielita a été une influence pour nous toutes. J'ai fait ce cours de couture grâce à elle. Et quand je l'ai terminé, le thème du recyclage dans le quartier a commencé. Mais mon mari ne me laissait pas faire. Il disait que c'était une honte de « traîner » dans le quartier. À cette époque, être recycleur n'était pas comme maintenant où les gens le reconnaissent davantage. À ce moment-là, c'était comme si on était une personne en situation de rue. C'est ce qu'il disait : « Je ne crois pas que vous apparteniez à ça ».

Alors je ne recyclais pas, mais j'accompagnais Gracielita dans les écoles. Elle récupérait du matériel, et avec cela nous récupérions tous les sachets de lait. Nous les enfiliions sur un fil de fer, nous les lavions avec l'eau de pluie et nous les mettions à sécher, comme ça, suspendus. C'est comme ça qu'a commencé le recyclage. Ils gardaient le matériel dans les maisons. J'allais à tout cela bien cachée. Et oui, mon mari s'en est rendu compte. Il m'a dit qu'il allait me créer un commerce pour que je ne vienne plus à ces réunions. Mais moi, je n'aime pas être enfermée dans un commerce.

Moi, j'aime aller, connaître d'autres communautés, découvrir d'autres choses. Il se mettait en colère. Il disait que j'allais détruire le foyer. Je lui disais que je ne faisais rien de mal, et en plus presque toutes celles qui venaient étaient des femmes. À la fin, il a fini par accepter, même si ce n'était pas de bon gré.

Ensuite, une fois doña Benita ou doña Miriam l'ont invité à la marmite communautaire et c'est là qu'il a commencé à connaître les gens avec qui je me liais. Il ne m'embêtait plus autant, même si ça ne lui a jamais vraiment plu. Mais il a dû accepter.

Ciudad Hunza m'a toujours semblé très belle parce qu'il y avait beaucoup de groupes : théâtre, jeunes, jardin potager, Maison de la Culture, crèche, beaucoup d'organisations. On assistait aux conférences, aux réunions. Nous faisons des marmites communautaires et entre tous les groupes nous nous aidions. Ensuite, tous les groupes se sont réunis et lui ont donné ce nom : La Mesa.

J'ai toujours aimé participer. Et je crois que ce qui m'a le plus apporté, c'est le travail communautaire. Par exemple, le 25, la Journée de la Femme, chaque femme laissait une contribution : elle écrivait si elle avait été maltraitée, ou un message pour d'autres femmes. Beaucoup de gens passaient et laissaient des petits papiers, même des hommes se joignaient à nous. Une fois, un enfant a dit : « Non, madame, je ne veux rien écrire parce que si je dis quelque chose, le Service de protection de l'enfance va m'enlever mes parents ». Alors on sait que dans ce foyer il y a un conflit, et on fait ce qu'on peut pour laisser un petit grain de sable. Quand on devait écrire un message, j'en ai laissé un qui disait de ne pas attendre que le mari finisse en prison, la femme au cimetière, et l'enfant dans un foyer à souffrir sans papa et sans maman. Mieux vaut mettre fin aux choses à temps.

Ma fille participe aussi. Elle est adolescente et elle a participé à Foto Álbum avec des camarades de classe. Elle a aimé parce qu'elle a appris des choses sur le quartier même qu'elle ne connaissait pas. Parfois d'autres personnes du quartier nous saluent et nous disent que nous faisons un très beau travail. Pour l'avenir, je pense que La Mesa doit accueillir plus de gens. L'idée, c'est que plus de gens se joignent à nous. Parce que oui, le travail de La Mesa est beau, mais il est difficile. C'est constant. Il faut disposer de beaucoup de temps. Je pense que pour l'avenir, nous devons continuer à mettre en valeur les dates spéciales, en profiter pour faire de la publicité et que plus de gens connaissent La Mesa et s'intègrent vraiment. Parce que c'est communautaire, c'est sans salaire, et il faut le faire avec le cœur.



IV. HISTOIRES SIGNIFICATIVES des jeunes et enseignants participant.es dans les associations partenaires

De la formation à l'action : un jeune engagé à Zagora

HISTOIRE N°4 : OTHMANE

Jeune facilitateur de Zagora, FLDF Ouarzazate, Maroc



Je m'appelle Othmane, je viens de Zagora, dans le sud-est du Maroc. Depuis plusieurs années, je travaille avec les jeunes de ma région, surtout ceux des zones rurales. Mon objectif a toujours été de les accompagner, de les aider à renforcer leurs compétences et à mieux se préparer pour la vie professionnelle et quotidienne. Ici, à Zagora, beaucoup de choses manquent. Par exemple, l'accès à l'informatique, à certaines formations professionnelles ou même à des espaces de rencontre pour les jeunes est très limité. Ce manque d'opportunités m'a motivé à m'engager pour créer des passerelles entre les jeunes et les ressources dont ils ont besoin.



C'est une collègue de Ouarzazate qui m'a parlé de la LDDF et m'a proposé de participer à un programme sur les masculinités et le genre. Je ne connaissais pas bien ces thèmes, mais j'ai accepté, par curiosité. Et cette décision a changé beaucoup de choses dans ma vie. Dès les premières formations, j'ai compris que les questions de genre ne concernent pas seulement les femmes, mais toute la société. On a parlé du partage des rôles, du respect, de la communication, et de la manière dont les hommes peuvent être partenaires du changement, pas des obstacles.

Avant, j'avais moi aussi certaines idées reçues : je pensais que certaines tâches "n'étaient pas faites pour les filles", ou qu'une sœur devait rester à la maison pendant que le frère sort et décide. Mais après ces formations, ma vision a complètement changé. J'ai commencé à observer les choses différemment, à remettre en question des habitudes qu'on ne questionnait jamais. C'est surtout dans ma famille que j'ai vu le changement. J'ai deux sœurs, et avant, j'étais comme beaucoup de frères : protecteur, parfois un peu autoritaire sans m'en rendre compte. Je pensais les aider, mais en réalité, je limitais leur liberté sans le vouloir.

Après mon expérience avec la LDDF, j'ai appris à écouter leurs envies, à les encourager à décider par elles-mêmes, et à croire en leurs capacités. Je leur ai dit un jour : "Vous devez construire votre avenir, pas attendre qu'on le fasse pour vous." Au début, elles étaient surprises. Ce n'était pas courant d'entendre ça d'un frère. Mais petit à petit, elles ont commencé à s'ouvrir, à se faire confiance. L'une d'elles a repris ses études, l'autre a commencé à suivre des formations en ligne. Aujourd'hui, elles me disent souvent : "C'est toi qui nous as donné envie de continuer." Et pour moi, c'est l'un des plus grands changements de ma vie.

Avec le temps, j'ai participé à plusieurs projets avec la LDDF. Nous avons organisé des ateliers pour les jeunes autour de l'égalité, de la santé, de la confiance en soi, et de la citoyenneté. Nous avons appris à aborder ces sujets à partir de leurs besoins concrets : emploi, études, avenir, relations. Et c'est là que la magie opère — quand les jeunes se reconnaissent dans ce qu'on leur propose, ils s'impliquent vraiment.

Ce qui m'a le plus marqué, c'est de voir le changement réel dans les attitudes. Des jeunes hommes qui, comme moi, commençaient à comprendre que le respect et l'égalité ne diminuent pas la masculinité — au contraire, ils la renforcent. Au fil du temps, j'ai appris aussi à travailler avec humilité, à écouter avant de parler, et à chercher à comprendre avant de convaincre. Et c'est ce qui, je pense, m'a aidé à créer un lien de confiance avec les jeunes et les partenaires.

Je garde aussi un grand respect pour l'équipe de la LDDF, à tous les niveaux. Ce sont des personnes sérieuses, professionnelles, humaines. Elles m'ont beaucoup appris, notamment une chose essentielle : "Donner à chaque personne sa place, même la plus petite, c'est ce qui construit le collectif."

Aujourd'hui, je souhaite que la LDDF renforce sa présence dans les régions rurales, notamment dans le Sud. Il y a encore trop de femmes isolées, qui n'ont ni appui ni écoute. Je rêve de voir des antennes régionales dans chaque province, pour que ces femmes puissent, elles aussi, trouver un espace où elles se sentent vues et entendues. Quand je regarde mon parcours, je me rends compte du chemin parcouru. La LDDF n'a pas seulement changé ma façon de penser : elle a transformé ma manière d'être un homme, un frère et un citoyen.

Ouvrir les yeux sur la nature et sur moi-même

HISTOIRE N°5 : ZAHIRA

*Jeune participante aux activités de la Mesa Hunzahua,
collectif accompagné par ENDA, Colombie*



Je m'appelle Zahira et j'ai 13 ans. Je vais faire ma neuvième année au collège. J'ai commencé à m'impliquer davantage dans les activités de la mesa l'année dernière, grâce à la Maison de la Culture, dans un processus qui s'appelait Rueda lúdica. Bien que depuis petite j'accompagnais ma maman à certaines réunions, je ne leur prêtais presque pas attention parce que j'étais très petite. Mais après j'ai vu qu'il y avait comme une union entre les gens, et ça a commencé à m'intéresser.



L'année dernière j'ai commencé avec la Rueda lúdica. Ensuite, au début de cette année, nous sommes allés à Medellín. C'était environ trois jours où nous avons été dans la nature. Ils nous ont enseigné beaucoup de choses et j'ai beaucoup aimé, parce qu'à ce moment-là je traversais quelque chose de personnel et ça m'a aidée. Être là-bas m'a ouvert les yeux. Avant je ne recyclais pas, c'était ma maman qui le faisait. Je cuisinais et je jetais l'huile dans l'évier et pour moi c'était normal, ce n'était pas grave. Mais après j'ai compris que si ça l'était, et j'ai arrêté de le faire. J'ai appris l'importance de prendre soin de la nature et ça m'a beaucoup marquée.

J'ai aussi participé à des activités du collège. Un jour ils nous ont expliqué le processus : ce que nous allons faire dans les mois suivants. Ça allait être pendant les deux dernières heures de classe, et ça nous plaisait parce que nous étions déjà fatigués du reste de la journée. Les professeurs du collège sont stricts, mais certains sont sympas. Moi, comme tout, parfois j'aime le collège et parfois non, mais ces dernières heures étaient plus amusantes. Ils nous ont dit que nous allons faire une sortie avec les professeurs et le coordinateur. Nous sommes sortis prendre des photographies autour du collège. Ils nous ont laissé choisir ce que nous voulions photographier. J'ai pris des photos près d'une église où avant vivaient des religieuses. Il y avait un arbre très beau et j'ai aussi pris des photos des dégâts dans le secteur, parce qu'il y a encore des gens qui ne prennent pas soin du lieu, ils brûlent des déchets et plus haut il y a une zone de montagne où on remarque ces choses. Pour plusieurs camarades c'était quelque chose de nouveau de voir tout ça.

Ensuite nous sommes allés à l'exposition, où on a vu tout le processus que nous avons fait en ce mois. J'ai beaucoup aimé parce que c'était montrer ce que nous avons appris au collège. De cette activité j'ai appris à mieux prendre soin de la nature. Je me suis rendu compte qu'il y a encore des personnes qui ne voient pas ce qui peut arriver dans le futur si nous continuons à endommager l'environnement. Peut-être que ce ne sera pas nous qui souffrirons directement, mais les générations qui viennent. J'ai aussi appris que mon groupe peut s'unir pour faire de grandes choses. Ils nous ont joints avec un autre cours du collège. Nous ne nous entendions pas très bien et au début c'était difficile, mais quand même la sortie nous a un peu aidés avec les conflits. Nous laissons presque toujours les problèmes de la classe dans la classe, mais quand même on le ressent.

Sur les activités, j'aime qu'ils mélangent technologie, photographie et nature. Beaucoup de personnes âgées pensent que le portable est quelque chose de mauvais, mais je crois que ça dépend de l'usage qu'on lui donne. J'ai beaucoup aimé qu'ils ne diabolisent pas le portable, mais qu'ils l'intègrent à l'activité. Je crois que le thème de l'environnement est important pour continuer à travailler avec les jeunes. Et aussi d'autres thèmes comme celui de prendre soin de soi-même, parce que dans le quartier il y a beaucoup de danger. J'ai des camarades qui ont vécu des abus, d'autres qui ont été volées. Moi parfois des hommes plus âgés m'ont poursuivie, peu leur importe si on porte l'uniforme. Ils te disent des choses et c'est très inconfortable. On se sent en insécurité parce qu'on pense qu'on pourrait se défendre, mais sur le moment on ne peut pas. C'est pour ça que pour moi le thème de la sécurité et de la prévention est très important.

Ils devraient aussi promouvoir davantage les zones vertes, pas seulement le recyclage. Ici beaucoup de jeunes ne sortent pas parce que le quartier est sûr et insécure en même temps. Moi avant j'étais de celles qui ne sortaient presque pas. Je faisais le ménage, je cuisinais, et c'est tout. En plus, parfois ils ne laissent pas sortir les enfants à cause de l'insécurité. Ici il y a aussi beaucoup de harcèlement. Si une fille porte une mini-jupe, ou se maquille, ou va seule, les gens disent des choses à voix haute. Et il y a aussi le harcèlement virtuel. Certaines camarades ont reçu des menaces ou utilisent leurs photos pour les manipuler et elles ont reçu du harcèlement des mêmes camarades du collège, mais virtuel.

Au collège il y a des jours spéciaux comme la Journée de la Femme ou la Journée de la Langue. Aussi avant ceux de la Maison de la Culture venaient faire des jeux. Ça aidait à sortir un peu de la routine. Bien qu'il semble que pour les adolescents tout est facile, nous vivons aussi des problèmes. J'ai des amies qui souffrent à cause des ragots, du harcèlement scolaire, de la jalousie, de l'hypocrisie. On confie quelque chose et d'autres le racontent, et de là commencent les insultes. Ça baisse l'estime de soi et peut mener à la dépression.

Sur la mesa, je crois que les jeunes pourraient participer davantage s'ils savaient ce que c'est vraiment. Beaucoup croient qu'il n'existe que le potager ou que la Maison de la Culture est autre chose à part. Ils ne connaissent pas ce qui se fait ni jusqu'où ils peuvent aller s'ils participent. Je crois aussi qu'il faudrait inclure les parents, mais c'est compliqué parce que beaucoup travaillent toute la journée. Et à cause de l'insécurité, ils ont peur que leurs enfants se déplacent seuls de la maison aux réunions. Il y a des camarades qui ne peuvent pas aller parce qu'ils gardent leurs petits frères et sœurs, ou parce qu'ils traversent des moments difficiles, même des dépressions, et ils n'aiment pas sortir. C'est compréhensible. Bien que parfois j'aie la flemme d'aller aux réunions à cause du collège, quand je viens j'aime beaucoup. J'aime comment tous s'expriment et comment ils ont un but clair. Ils ne sont pas là juste pour être là. J'aimerais continuer, bien que parfois je ne puisse pas venir autant.



V. HISTOIRES SIGNIFICATIVES des équipes de projet du réseau Femmes du Monde

20 ans au service du Réseau Femmes du Monde

HISTOIRE N°6 : NATALIA

Coordinatrice internationale de Quartiers du Monde



QUARTIERS
DU MONDE

J'ai une formation de sociologue. Après mon master, j'ai commencé à travailler avec plusieurs institutions féministes en Belgique, puis je suis partie environ 6 mois à Buenos Aires pour l'évaluation d'un programme destiné aux jeunes. C'est là que j'ai eu mes premières expériences de formation et de facilitation autour de tout ce qui est genre et ses concepts de base. Ensuite, j'ai été sélectionnée dans la Coopération Bilatérale Belge comme assistante technique junior et on m'a envoyée au Maroc pendant deux ans. Mon rôle au Maroc était le référent focal genre pour la coopération belge.



C'était l'époque de la rénovation du Code de la Famille et tout le tissu associatif féministe marocain était très impliqué dans la sensibilisation autour de cette réforme. Je me suis retrouvée dans le grand sud du Maroc, faisant des caravanes de sensibilisation, accompagnant les associations pour qu'elles puissent diffuser tous les nouveaux changements relatifs à ce Code.

J'ai passé deux ans à Ouarzazate et mon collègue de la coopération m'a dit : "Je veux te présenter quelqu'un qui travaille avec des collectifs de femmes dans une perspective genre très intéressante". C'est ainsi que j'ai connu Ada qui nous a raconté les différents projets de Quartiers du Monde et cette envie d'impulser un nouveau réseau, le Réseau Femmes du Monde. J'ai pensé que ça pouvait être intéressant d'entrer dans ce mouvement. Connaissant les dispositifs d'aide financière de la coopération belge, je savais que l'ambassade avait un dispositif appelé microprojets. J'ai donc proposé aux filles de Ouarzazate de les accompagner pour monter deux projets dans lesquels on allait planifier le diagnostic participatif et les premières activités. L'ambassade a financé ces deux microprojets de deux ans qui ont permis au territoire de Ouarzazate d'entrer dans le réseau.

Quand mon contrat avec la coopération belge s'est terminé, Ada m'a appelée pour me proposer d'entrer dans l'équipe de Quartiers du Monde. Je lui ai dit que c'était impossible car je rentrais à Bruxelles. Ada m'a alors rappelée en disant : "Bruxelles est un espace stratégique, il y a l'Union Européenne, plusieurs agences multilatérales, ça peut avoir du sens pour Quartiers du Monde d'avoir quelqu'un à Bruxelles". J'ai réfléchi et j'ai accepté. J'ai fait quelques années comme chargée de projet, puis trois autres de coordination de projets internationaux et maintenant je suis coordinatrice générale de QDM.

Personnellement, ce que cette expérience m'a apporté, c'est un espace militant, politique. C'est un ADN du Réseau Femmes du Monde qu'on partage avec les partenaires. C'est fondamental pour les processus de transformation sociétale qu'on mène. Toute transformation a une couleur politique, pas de parti politique, mais un rêve de société. Ces propositions sont nourries par le féminisme, l'éducation populaire, la participation, les droits humains, la décolonialité, l'intersectionnalité. Et à l'intérieur de ce cadre, on a des méthodologies participatives, transformatives, libératrices. C'est comme une créativité sans fond.

Un deuxième élément, c'est le pouvoir de créer avec beaucoup de liberté et de confiance. Ce sont les projets que nous voulons mener et qui naissent d'un partage avec les autres équipes. Un dialogue entre collègues, militants, activistes, qui est fondamental. Humainement, c'est super important d'avoir un espace dans lequel on puisse évoluer ainsi. Cette expérience permet aussi qu'on se forme continuellement, avec ce regard neuf, toujours questionnant, se remettant tout en question.

J'ai vu beaucoup de changements dans les équipes de travail, des collègues qui sont des amies maintenant, qui grandissent. Je vois des organisations qui étaient petites, qui sont nées avec le réseau et qui maintenant sont des ONG nationales reconnues, gérant des fonds. Tout ça s'est fait avec la force de marcher ensemble grâce à ces méthodologies. Apprendre en marchant, en systématisant et en socialisant, voilà ce qui nous permet d'avoir cette reconnaissance nationale et internationale. En ce qui concerne les femmes participantes, les collectifs de femmes qui participent aux processus sont des femmes avec beaucoup de vulnérabilités. Le fait de compter sur des outils qui permettent une lecture intersectionnelle de leurs réalités permet de leur donner des outils avec lesquels elles-mêmes peuvent se repenser pour réexister. Voir ces femmes qui pour la première fois quittaient la maison pour participer une semaine à la rencontre d'autres femmes, c'est fondamental. Elles retournent ensuite avec de l'énergie, empouvoirées et à empouvoirer les compagnes. Un groupe de femmes n'est pas un collectif. Le collectif c'est une vision partagée, un rêve partagé, un défi partagé.

Je suis toujours très reconnaissante du rôle que j'ai eu dans le Réseau : faciliter que ces processus puissent exister, aller négocier avec les agences financières, parfois se battre pour chaque indicateur. C'est une vigilance que j'ai toujours eue, d'être garante de cette horizontalité, cette gouvernance participative, cette construction collective. Je l'ai fait parce que j'y crois : les transformations commencent par nous et nos organisations avant de la vouloir pour les communautés. Un autre rôle qui m'anime beaucoup, c'est accompagner la production collective de connaissance et la gestion de connaissance. Ces diagnostics, ces études, ces évaluations, j'aime les penser collectivement, générer les espaces, mobiliser les temps. Ça m'anime beaucoup parce que même si ça fait presque 20 ans que je suis là, une année n'est pas l'autre, il n'y a pas de quotidienneté. Je n'ai jamais senti de monotonie. C'est super organique, ce n'est pas un cadre qu'on réplique année après année.

À l'avenir, j'aimerais que le réseau puisse s'ouvrir un peu plus avec de nouveaux membres, tout en gardant ces équilibres fragiles et sans perdre les valeurs, les méthodologies, les stratégies. J'aimerais aussi que les membres déjà empouvoirés du réseau puissent prendre un rôle plus important, en restant fidèles à ces propositions collectives. Si quelqu'un fait cette coordination, nous pourrions nous concentrer davantage sur l'accompagnement du mouvement d'ouverture du réseau et sur la gestion des connaissances.

HISTOIRE N°7 : ALASSANE SOULEYMANE

Coordinateur de l'ONG GRAINES, Sénégal

J'étais professeur dans un lycée de banlieue, au début des années 1980. Et tous les jours, en sortant du lycée, je voyais des enfants qui traînaient dans la rue. Des enfants qui devaient être à l'école. Alors je les appelais. Je leur demandais : « Qui sont vos parents ? Comment ils s'appellent ? » Le soir, comme leurs parents travaillaient tard et rentraient la nuit, j'allais les voir chez eux. Et là, j'ai découvert une réalité choquante : certains parents ne savaient même pas que leurs enfants devaient aller à l'école. Ils n'avaient aucune piste, aucune information.



C'est comme ça que j'ai commencé. J'ai regroupé ces enfants et j'ai commencé à leur faire de l'alphabétisation, en attendant l'année suivante pour leur chercher des papiers et pouvoir les intégrer à l'école. Mais très vite, ce n'était pas seulement apprendre à lire et à écrire. Cette éducation-là, elle était basée sur la conscientisation. On apprenait un jour, le lendemain on faisait du théâtre. Du théâtre de conscientisation. On parlait de ce qui se passait dans le monde, de l'injustice. L'éducation, pour moi, ce n'était plus seulement transmettre un savoir, c'était ouvrir les yeux.

Un jour, on a entendu parler d'un événement culturel organisé dans les quartiers populaires par une organisation internationale: ENDA. Ils installaient un podium, de la sonorisation, et ils donnaient la parole aux créateurs populaires. J'ai inscrit mes enfants pour qu'ils jouent une pièce de théâtre. On a joué. Et ce jour-là, il y avait des responsables d'ENDA dans l'assistance. Une semaine après, ils sont venus dans notre quartier. Ils ont voulu savoir qui on était, ce qu'on faisait. Ils nous ont dit : « Ce que vous faites, c'est important. On veut collaborer. » C'est comme ça que j'ai connu ENDA.

Avec ENDA, on partageait la même vision du développement : une vision politique, populaire, engagée. On travaillait avec les collègues de Dakar, de Paris, de Colombie. À un moment, on a monté un projet avec les jeunes. C'était un projet très politique, il n'y avait pas beaucoup d'argent, et peu de gens voulaient le porter. Mais moi, j'y croyais. J'ai pris la décision de démissionner et en 2007, j'ai créé l'organisation GRAINES.

À partir de ce moment, tout a changé. Avec GRAINES, on a continué à travailler avec les jeunes, mais un jour, dans un quartier, pendant qu'on discutait avec les jeunes dans une maison de jeunes, les femmes nous attendaient dehors. Elles nous ont interpellés : « Et nous, qu'est-ce que vous pouvez faire pour nous ? » C'est là que l'histoire avec les femmes a vraiment commencé. Et c'est aussi là qu'est née l'histoire du réseau Femmes du Monde.

Personnellement, moi, j'ai beaucoup changé. J'ai été formé comme enseignant classique : le professeur sait, il transmet. Mais avec le réseau, avec les outils de l'éducation populaire, j'ai découvert autre chose. J'ai compris que les populations ne sont pas des consommatrices de savoir. Elles produisent du savoir. Elles savent ce qu'elles vivent. Elles peuvent analyser leurs propres problèmes et construire leurs propres solutions. Ça a été une vraie rupture mentale pour moi.

Un autre changement très fort, ça a été sur les questions de genre et de masculinités. Au départ, sans le savoir, on était dans une logique sexiste. Les blagues, les attitudes, tout ça nous paraissait normal. Et puis, avec les formations, les rencontres internationales, on a pris conscience qu'on faisait partie du problème. On a compris qu'on avait été complices du patriarcat sans le savoir. Ça a été dur à accepter, mais nécessaire. On a commencé à travailler sur nous-mêmes, à développer une masculinité plus positive. Petit à petit, on a commencé à en parler autour de nous. À former des jeunes et des pères éducateurs. On a travaillé beaucoup sur la communication, parce que dans une société très patriarcale, il faut savoir comment dire les choses sans heurter. Aujourd'hui, sur les questions de masculinités, on est devenu une référence au Sénégal. On nous appelle pour accompagner des projets, pour former, pour partager notre expérience.

Du côté des femmes, les transformations sont énormes. Au départ, chacune faisait de petites activités de survie. On a travaillé pour les regrouper, pour leur montrer qu'elles n'étaient pas en concurrence, qu'ensemble elles pouvaient être plus fortes. On a refusé la logique du crédit qui enferme. On a soutenu la création d'associations de femmes, autonomes, capables de porter leurs propres projets. On a mis en place des marchés sociaux et solidaires, inspirés de ce que nous avons vu en Colombie et en Bolivie. Aujourd'hui, ces femmes vont elles-mêmes voir l'administration, elles négocient, elles organisent, elles décident.

GRAINES aussi a beaucoup évolué. Au début, on était deux, puis trois. Aujourd'hui, on est une équipe d'une dizaine de personnes. On est passés d'un petit budget à plus de 250 000 euros par an. Mais le plus important, c'est qu'aujourd'hui, on prépare la relève. Notre coordinatrice est très jeune, comme beaucoup de filles dans l'équipe. Moi, je fais le choix de les accompagner, mais aussi de leur laisser faire des erreurs. L'erreur, il faut la positiviser. C'est comme ça qu'on apprend. On n'est pas éternels. Il faut transmettre. Pour le futur, je pense aussi beaucoup au réseau. Après plus de vingt ans, le réseau doit passer à un autre niveau. Il doit se structurer, la base est bonne. Les rencontres, les échanges, les outils communs, tout ça a une grande valeur. Maintenant, il faut consolider, transmettre et aller plus loin. Parce que le changement, ce n'est pas seulement ce qu'on fait aujourd'hui, c'est ce qu'on laisse pour demain.

Une histoire individuelle, une force collective

HISTOIRE N°8 : TANIA

Coordinatrice du centre Gregoria Apaza, Bolivie



J'ai commencé à travailler à Gregoria Apaza à la fin de l'année 2017. J'ai été invitée à postuler pour un poste de responsabilité dans le domaine des formations et des renforcements de capacités au sein de l'institution. À ce moment-là, je ne savais pas encore que cette décision allait transformer profondément ma vie, autant sur le plan professionnel que personnel. Quand on arrive dans une organisation, on ne sait jamais vraiment comment elle fonctionne, quelle est son essence, ses valeurs profondes.



Pourtant, dès mes premiers pas à Gregoria Apaza, j'ai senti quelque chose de différent. J'avais déjà travaillé dans d'autres ONG, même dans une institution publique, mais ici, c'était autre chose. Gregoria Apaza avait une identité forte : travailler uniquement avec des femmes, avec un regard féministe profondément ancré, et surtout avec une vision très claire de la justice de genre. Ce qui m'a particulièrement marquée, c'est la place centrale donnée à l'autonomie économique des femmes. Pas comme un slogan, mais comme une condition essentielle de la dignité, de la liberté et de l'égalité. Et cette thématique, je ne l'ai pas seulement comprise intellectuellement : je l'ai vécue.

Avant d'entrer à Gregoria Apaza, j'avais traversé une période de ma vie où j'avais cessé de travailler pendant presque trois ans. J'étais devenue mère à un âge assez mûr, et j'avais choisi de me consacrer au care, aux soins, à l'éducation de mon enfant. C'était un choix conscient, assumé, mais qui m'a aussi confrontée à une réalité très dure : la perte de mon autonomie économique. Moi qui avais toujours travaillé, toujours été autosuffisante, je me suis retrouvée dépendante. Et cette dépendance m'a fait me sentir plus petite, moins sûre de moi, moins légitime. À l'intérieur, c'était un vrai conflit : j'aimais être mère, mais je sentais qu'il me manquait quelque chose de fondamental. Beaucoup de femmes vivent cela, surtout à l'âge adulte, mais on en parle peu. C'est dans ce moment de fragilité que Gregoria Apaza est arrivée dans ma vie. Comme une opportunité, mais surtout comme un nouveau départ. Travailler à Gregoria m'a permis de me reconstruire, de retrouver ma place, ma voix, ma confiance. Et en même temps, de comprendre profondément ce que vivent tant de femmes que nous accompagnons.

Très vite, avec l'équipe, nous avons aussi pris conscience que l'organisation avait besoin de se renouveler. Gregoria Apaza avait plus de trente ans d'histoire, mais elle s'était un peu figée dans le temps. Le territoire avait changé, la ville d'El Alto avait grandi, les réalités sociales et économiques avaient évolué, mais les méthodes restaient parfois anciennes. Avec la direction, notamment avec Carla Gutiérrez, nous avons décidé d'innover : renouveler les méthodologies, repenser les formations, moderniser les approches. Et c'est à ce moment-là que le travail avec la Réseau des Femmes du Monde a pris tout son sens.

Au début, nous ne connaissions pas bien la logique du réseau. Puis, peu à peu, nous avons découvert que ses valeurs – le féminisme, l'autonomie, la justice sociale – étaient profondément alignées avec celles de Gregoria Apaza. Les méthodologies portées par le réseau se sont révélées parfaitement adaptées à notre contexte et au profil des femmes avec lesquelles nous travaillons. Grâce à ce travail, nous avons transformé nos pratiques : nous ne travaillons plus uniquement sur l'économie, mais sur la femme dans sa globalité. L'estime de soi, la reconnaissance des droits, la participation politique, la capacité à prendre la parole, à devenir leader dans sa communauté. Et les résultats sont là.

J'ai vu des femmes qui disaient « je ne sais rien faire » découvrir qu'elles avaient toujours su faire beaucoup de choses. J'ai vu des femmes sortir de situations de violence, retrouver leur dignité, reconstruire leur vie. J'ai vu des femmes devenir leaders dans leurs quartiers, dans leurs organisations, dans leurs municipalités. J'ai vu des femmes créer leurs activités, gagner leur propre revenu, ne plus dépendre économiquement de personnes qui les faisaient souffrir.

Et moi, j'ai aussi grandi. Personnellement, professionnellement, humainement. J'ai appris que l'expérience de terrain est la meilleure école. Que les diplômes sont importants, oui, mais que l'apprentissage aux côtés des femmes, dans leurs réalités quotidiennes, est irremplaçable. J'ai appris à regarder les personnes non pas à travers leur statut social, mais simplement comme des êtres humains.

Le travail en réseau a été fondamental dans cette transformation. Le Réseau des Femmes du Monde est pour moi un espace profondément sorore, un espace de confiance, de liberté, de réflexion collective. Un espace où l'on peut parler sans peur, apprendre des autres pays, se remettre en question. Je n'oublierai jamais certaines expériences partagées dans le réseau, notamment les témoignages de femmes du Mali et du Sénégal sur l'accès à l'eau. Entendre qu'il faut marcher plus de douze heures pour vingt litres d'eau a bouleversé beaucoup d'entre nous. Nous avons pleuré ensemble. Et c'est à partir de ces émotions, de ces prises de conscience, que le réseau a commencé à travailler plus fortement sur la justice écologique. C'est cela qui fait la force du réseau : il ne juge pas, il ne s'impose pas. Il nourrit, il renforce, il transforme. Il est profondément humain, féministe et horizontal. On peut y parler librement, proposer, questionner, construire ensemble. Et cela change tout.

Aujourd'hui, je peux dire que Gregoria Apaza et le Réseau des Femmes du Monde m'ont permis de devenir une meilleure professionnelle, mais surtout une femme plus consciente, plus libre et plus engagée. Et quand je vois le chemin parcouru par les femmes que nous accompagnons, je sais que tout ce travail a un sens profond.

Une vie transformée par l'engagement collectif

HISTOIRE N°9 : KARINE

Animatrice médiatrice, référente familles du centre social Archipélia, France



J'habite le quartier et je suis arrivée à Archipélia grâce aux réseaux, grâce aux femmes. À partir de mes enfants, je me suis investie dans la vie de mon quartier, avec les femmes, certains hommes bienveillants, certains pères de famille. Nous avons créé une association dans mon quartier, mais les pères se sont un peu retirés et nous nous sommes retrouvées entre femmes.

C'est là qu'une synergie s'est créée. Avec les femmes de mon quartier, nous organisons des ateliers pour les enfants, des carnivals, des repas de quartier. Tous les lundis, depuis environ trente ans, c'était le rituel : ouvrir un espace dans la cité pour accueillir deux, trois, quatre ou six femmes, préparer des ateliers d'art plastique, créer une petite coopérative pour financer nos animations.

C'est à ce moment-là que j'ai rencontré Ada, qui venait de créer l'association Quartier du Monde. Elle m'a dit : « Karine, nous voulons recréer un réseau de femmes sur les mêmes villes, le Brésil, la Colombie, la Bolivie, le Maroc, le Mali, le Sénégal. » Elle m'a proposé de devenir la femme référente de ce réseau. J'ai d'abord hésité, car j'étais bénévole, en charge du travail local, venant de faire un atelier parents-enfants. Mais j'ai proposé que l'association Archipélia porte notre projet. La directrice a accepté, et nous avons commencé à constituer le groupe des « femmes solidaires ».

Cette expérience a transformé ma vie. Avec l'Association Quartier du Monde et le soutien des femmes du réseau, j'ai beaucoup appris, non pas à l'université, mais dans l'expérience concrète et les stages, formations, échanges. Même si je ne venais pas d'un parcours académique long, je me sentais à la hauteur des femmes avec qui je travaillais.

Je viens d'un monde d'harmonie. Mes parents, un mélange de cultures et de religions — ma mère d'Algérie, mon père de France, juive et chrétien athée — ont été un exemple de tolérance. J'ai grandi entourée de diversité : chez mes amis musulmans, maltais, espagnols, italiens, turcs. Ce petit moulinet de cultures m'a nourrie. Quand je suis arrivée dans ce quartier, j'ai retrouvé cette richesse, cet espace d'apprentissage.

L'association Quartiers du Monde a été un appui méthodologique essentiel. Grâce à eux, j'ai appris à utiliser la cartographie sociale, le théâtre forum et d'autres outils pour structurer notre action. Depuis 2008, nous nourrissons ce groupe, dix-huit ans de travail ensemble. J'ai pu observer l'évolution de l'association, notamment grâce à la jeunesse.

Les synergies créées ont permis de sensibiliser les jeunes à l'égalité filles-garçons, de former des facilitatrices issues du réseau Quartier du Monde, et d'ouvrir les thématiques aux jeunes du territoire, même si ce travail reste difficile. L'association a évolué grâce aux femmes, mais aussi grâce à la reconnaissance des institutions. La mairie de Paris nous demande désormais notre expertise sur certains sujets. Cette transformation collective et personnelle m'a profondément marquée. Travailler avec ces femmes, partager nos expériences, apprendre et transmettre, cela a donné un sens à ma vie et continue de la transformer chaque jour.

Ce que l'association m'a donné, je veux le rendre

HISTOIRE N°10 : FOUZIA

*Assistante sociale et conseillère juridique de la FLDF
Ouarzazate, Maroc*



Je m'appelle Fouzia. Avant de travailler dans le domaine social, j'étais syndicaliste. C'est là que j'ai commencé à défendre les droits des travailleurs et à comprendre la valeur de la solidarité. J'étais l'une des seules femmes actives dans le syndicat, et c'est aussi à ce moment-là que j'ai créé, en parallèle, ma première association en 2006, j'ai rejoint la Fédération des Ligues des Droits des Femmes (FLDF) pour un projet pilote. Ce projet portait sur un sujet difficile et tabou : les travailleuses du sexe. Au début, l'accès à ce public n'était pas simple. Certaines personnes ont même quitté le projet parce qu'elles ne voulaient pas travailler sur ces questions.



Mais moi, j'ai tenu bon. J'ai senti que ce travail avait du sens. J'ai voulu comprendre, écouter, et apporter un soutien réel à ces femmes souvent invisibles et stigmatisées. Mon rôle était de créer le lien entre l'association et les populations. Petit à petit, j'ai participé à d'autres projets : sur la santé sexuelle et reproductive, l'hygiène, l'accompagnement juridique et la gestion de projets communautaires. C'est ainsi que j'ai appris à former d'autres femmes, à gérer des équipes, et à renforcer la confiance en moi et chez les autres. Cette expérience m'a transformée profondément. J'ai aussi décidé de reprendre mes études. J'ai d'abord obtenu un diplôme en informatique, puis j'ai suivi une formation en gestion d'entreprise pendant trois ans, en cours du soir, de 19h à 1h du matin.

En 2019, j'ai repassé mon bac — que j'ai obtenu en 2020. Ensuite, j'ai étudié le droit public à la faculté pendant quatre ans, et j'ai obtenu mon diplôme en 2023. J'ai même commencé un master à Agadir, mais j'ai dû l'interrompre après deux mois à cause de difficultés familiales. Les trajets de cinq à six heures, les absences de professeurs et la fatigue m'ont poussée à faire une pause. J'ai pris cette décision après avoir bénéficié d'un accompagnement psychologique au centre d'écoute de la Fédération. Ces séances m'ont beaucoup aidée à retrouver mon équilibre et à donner la priorité à ma santé et à mon bien-être.

Depuis 2015, je travaille au centre d'écoute de la Fédération à Ouarzazate, où j'accompagne les femmes sur le plan juridique et psychologique. Je fais partie de l'équipe depuis presque vingt ans maintenant, et je me sens profondément attachée à la Fédération. J'y ai trouvé une équipe solide, des formations, un esprit d'entraide. Cet environnement d'évolution et de renforcement m'a donné envie de rester et de continuer.

Avec les années, j'ai aussi observé beaucoup de changements positifs. Les femmes accompagnées ne viennent plus seulement pour demander de l'aide : elles osent parler, revendiquent leurs droits, et font leurs démarches seules. Dans le groupe des travailleuses du sexe, par exemple, on a constaté une meilleure organisation, une attention à l'hygiène et à la prévention, et même une baisse du taux d'infection dans la région par rapport à d'autres.

Certaines femmes sont venues pour des questions administratives : des enfants non enregistrés à l'état civil, des demandes d'accès à l'école, des problèmes d'AMO ou d'aides sociales. Nous avons travaillé avec les autorités pour simplifier les procédures. Parfois, un simple papier suffisait à inscrire un enfant à l'école en attendant son enregistrement officiel. Tout cela a eu un impact concret sur leur vie et celle de leurs enfants. Ce qui me rend la plus heureuse, c'est de voir ces femmes changer, devenir autonomes et confiantes. Certaines participent maintenant à des marches à Rabat, à des ateliers, à des campagnes de sensibilisation. Elles s'impliquent dans la vie publique, elles s'informent sur leurs droits, elles participent même à la vie citoyenne.

Bien sûr, il reste des défis, notamment le financement. Pour aider certaines femmes à quitter les activités précaires, il faut des ressources pour les former et les accompagner vers d'autres métiers. Mais malgré tout, la Fédération reste stable et engagée. Elle défend toutes les femmes, sans distinction — mariées, célibataires, travailleuses du sexe, ou autres.

Ce que j'aime, c'est aussi la vision de la Fédération : elle intègre toutes les femmes, favorise la solidarité, et refuse toute dépendance politique. C'est pour cela que, même si d'autres associations m'ont sollicitée, je suis restée fidèle à la Ligue des Femmes. Je partage ses valeurs, sa méthode et sa mission. Je dis souvent : « L'association m'a tant donné que je me sens naturellement obligée de lui rendre quelque chose. ». Et même si un jour je change de métier ou que je crée mon propre projet, je resterai toujours engagée, même bénévolement. Parce que, pour moi, ce travail a du sens. Il m'a permis de grandir, d'apprendre, et de redonner à d'autres femmes la force de se relever.

Le potager qui m'a donné des racines et des ailes

HISTOIRE N°11 : VIVIANA

Membre de la Mesa Hunzahua lié à ENDA, Colombie



Je m'appelle Viviana, j'ai 49 ans et je vis dans ce quartier depuis l'âge de 9 ans. J'ai grandi ici, j'y ai fait ma vie et j'y ai aussi travaillé pour la communauté. Je suis formatrice au SENA, mais j'ai toujours été impliquée dans les processus du quartier, car ce lieu fait partie de moi. Avant l'existence de la mesa communautaire, nous avions un potager. Nous nous réunissions les samedis, nous parlions, nous semions et nous faisions des activités.



C'est à partir de ces rencontres qu'a commencé à naître l'idée de mieux nous organiser. C'est ainsi qu'en 2011 nous avons proposé de créer la mesa communautaire. Nous avons tous parlé, nous nous sommes mis d'accord et nous l'avons créée.

Le potager a commencé en 2010 grâce à un concours de la mairie. Comme nous n'avions pas de terre directe, nous avons semé sur des terrasses. Nous avons commencé avec cinq familles. Nous avons appris l'agriculture urbaine et nous avons monté dix terrasses pour cultiver de la laitue, des épinards et des radis. Nous vendions les récoltes au jardin d'enfants et à d'autres organisations. Ce plan a duré un an, mais nous avons tous tellement aimé que nous avons continué. Ensuite, nous avons fait le potager là où il est aujourd'hui, à côté d'un bâtiment abandonné depuis 20 ans. La pandémie l'a affecté : beaucoup de femmes sont des personnes âgées et il est devenu difficile de nous réunir, mais nous avons continué.

Au fil des années, nous avons travaillé avec Enda sur plusieurs thèmes : genre, droits des femmes, économie solidaire, environnement et cette année nous avons appris la RAP. Nous avons également participé avec UNIMINUTO à un projet de mémoire et avec le groupe Mujeres Siempre Vivas. Ma famille fait aussi partie. Mon père, 85 ans, est heureux de semer de la coriandre. Le potager m'a beaucoup aidée dans une période difficile, quand je me suis séparée et que j'élevais seule mes deux filles. Le potager est devenu un lieu pour être avec elles et pour partager avec d'autres femmes qui vivaient des choses similaires. Mes filles ont grandi entre les cultures, les ateliers et les réunions. Maintenant elles sont grandes, mais elles reviennent de temps en temps.

Quand nous avons commencé, les thèmes de genre étaient difficiles. Les femmes arrivaient silencieuses. Certains maris venaient voir ce qui se disait et n'aimaient pas qu'on parle de certains sujets. Mais après trois ans d'ateliers et de conversations pendant que nous semions, les femmes ont changé. Maintenant elles participent sans peur, elles donnent leur opinion fortement, elles conseillent et se soutiennent entre elles. Quand nous avons commencé le potager, évidemment c'étaient des adultes, pas des personnes âgées, des adultes qui étaient à la maison. L'idée était de les rendre visibles, de travailler sur les droits des femmes et une forme d'économie autonome pour elles, qu'elles ne dépendent pas de leurs maris. Alors quand elles venaient, les maris venaient aussi, ça nous aidait parce que c'étaient eux qui faisaient la force.

Mais dans ce processus, par exemple, quand nous avons commencé toute la formation sur les droits des femmes, sur l'empowerment, si tu entrais aux ateliers, toutes t'ouvraient les yeux et te regardaient et ne disaient rien. Une fois nous avons invité les femmes de la mairie et elles venaient leur parler de choses basiques, des règles, et elles l'ont fait taire et l'ont fait sortir. Elle n'a pas à parler de ça. Au début c'était très dur de pouvoir leur dire qu'elles avaient droit, par exemple, à un orgasme, ça ne pouvait pas se mentionner, c'était en silence et ainsi il y avait énormément de sujets. Il a fallu environ trois ans de formations pour qu'elles commencent à parler. Et un jour, de manière surprenante, elles ont commencé à donner leur opinion. Ce fut comme un avant et un après d'un processus. Et d'un moment à l'autre elles ne se taisaient plus, elles donnaient leur opinion, elles donnaient des conseils aux filles. Quand nous faisons des réunions normalement, nous faisons un atelier de semis et nous invitons des filles, des jeunes et les femmes, et pendant qu'elles sèment, on parlait d'un thème, d'un droit à travers une conversation entre femmes et le partage de la parole était l'autre méthodologie. Nous invitons la famille complète avec les filles, la grand-mère, et elles venaient avec l'excuse de semer une plante aromatique, je commençais en disant nous allons parler alors du droit, toi qu'est-ce que tu penses de ceci et ensuite elles ne se taisaient plus, c'étaient elles qui disaient, parlaient et donnaient des conseils aux filles. Cette partie générationnelle de donner des conseils est si belle. Et bien, la pandémie est arrivée.

La pandémie a endommagé presque la moitié des bacs du potager. Beaucoup de femmes ont vieilli ou sont tombées malades. Nous avons aussi travaillé un temps avec des jeunes, en peignant des murales et en faisant des journées environnementales, mais parfois c'était difficile de les maintenir concentrés. Malgré tout, les terrasses des femmes restent pleines de plantes : fleurs, aromatiques, condimentaires. Le Jardin Botanique nous apporte parfois des semences ou des outils. De plus, dans le potager nous produisons des semences pour les échanger entre nous. Nous sommes également intervenues dans plusieurs zones du quartier : nous nettoions, semons et récupérons des espaces. Certains voisins ont commencé à en prendre soin. Si quelqu'un va jeter des déchets, d'autres le corrigent. Mais tout n'est pas facile. Dans une zone où nous voulons faire une forêt urbaine, des personnes vivent encore dans des conditions difficiles, et cela complique le processus. Il y a aussi la préoccupation que, si le bâtiment d'à côté est reconstruit, le potager puisse disparaître. Nous avons demandé qu'au moins ils nous laissent la terrasse pour continuer à semer. Sinon, nous savons que nous pouvons continuer à intervenir dans des zones vertes et faire des journées dans d'autres espaces.

Pour moi, la mesa et le potager ont été plus que des projets : ils ont fait partie de ma vie. Ils m'ont accompagnée depuis mon divorce, ils m'ont aidée à élever mes filles et m'ont permis de partager du temps avec mon père. Ici les gens m'aiment, prennent soin de moi. Quand j'ai vécu dans un autre endroit, je me suis rendu compte que cette proximité me manquait. Ils sont comme ma famille. Ici nous nous connaissons tous, nous nous saluons, nous nous accompagnons et nous prenons soin les uns des autres. Ce sens de la communauté est ce que je valorise le plus et ce qui me rend fière de l'endroit où je vis.



QUARTIERS
DU MONDE

VI. DOMAINES DES CHANGEMENTS SIGNIFICATIFS ET PISTES D'AMÉLIORATION

**Changements dans la vie des
participant.es et des équipes du projet**

Changements dans la vie des femmes participantes et de l'équipe du projet Archipelia

- Sortir de l'isolement et d'un enfermement social.
- Mettre ses compétences au service des autres.
- Changer la perception de la société européenne sur les seniors qui est décentrée de la famille (être utile à la société)
- Transformation multidimensionnelle (exercice de reconnexion avec le corps, soi-même et la nature)
- Utilisation des compétences personnelles des bénévoles.
- Renforcement de la confiance en soi (estime de soi).
- Volonté de faire des actions qui font sens.
- Mixité sociale, culturelle et intergénérationnelle. Il y a des femmes qui ne se sentaient pas légitimes de participer au groupe.
- Intégration, égalité, mixité, déconstruction et ouverture.
- Rencontre des gens qui sont totalement différents, déconstruction et aller vers l'autre.
- Lâcher ses propres préjugés.
- Espaces construits et déconstruits de mixité sociale, culturelle, intergénérationnelle, grâce à la méthodologie, aux outils et à l'intégration du réseau.

Changements dans la vie des jeunes, des femmes participantes de la coopérative et de l'équipe de la FLDF

- Personnalité forte, apprentissage riche et avoir un espace de confiance au sein de la Coopérative.
- Renforcement d'une bonne relation entre les femmes, pouvoir d'assumer la responsabilité et renforcement de l'entraide et solidarité.
- La création d'un esprit de groupe, la capacité de négociation et la capacité de prise de parole devant les autres.
- Renforcement du local qui respect les conditions de travail.
- Dépasser la peur et sortir sans demander la permission. La liberté de voyager et la satisfaction de leur vie.
- Beaucoup d'espoir et renforcement de la prise de décision au sein de la famille.
- Développement personnel à travers les visites d'échange et sortir de la routine.
- Amélioration de travail et sa visibilité. Développement des différentes activités.
- Création d'un espace de soulagement et possibilité de sortir d'une vie enfermée.
- Développement du pouvoir de s'exprimer, participer, l'indépendance, ainsi que la planification et gestion et la participation à des manifestations.
- Apprentissage des notions de genre.
- Développement d'un sentiment de responsabilité et changement dans leur importance dans le douat.
- Changer la manière de vivre, de prendre la parole et donner son avis.

Changements dans la vie des jeunes de l'école Hunza et des membres de la Mesa Hunzahua

- Renforcement des compétences des jeunes dans l'environnement, soins personnels, recyclage, gestion des déchets à la maison.
- Intérêt des jeunes pour l'identification des problèmes socio-environnementaux et la réflexion sur ceux-ci.
- Changement de mentalité dans la gestion des produits recyclables.
- Reconnaissance des problèmes des jeunes et reconnaissance des espaces de quartier.
- La table devient le projet de vie et de la famille. La table devient un espace d'accueil et d'accompagnement.
- Création des dialogues intergénérationnels et renforcement de l'autonomisation des femmes.
- Guérison collective de jeune mère de famille après la séparation et l'indépendance. Le jardin l'accompagne dans ses moments les plus difficiles et transforme sa vie et restaure.
- Le quartier et la table deviennent « la maison » à travers la construction du sentiment de communauté.
- Transformation du tabou qui existait chez les femmes pour parler des questions féminines. Capacité à aborder tous les sujets « tabous » avec assurance.
- Persévérance pour soutenir les espaces communautaires.
- Accompagnement d'espaces de persévérance pour générer la confiance et briser le silence.
- Création d'une cohésion des familles et de femmes dans le travail du jardin.
- L'échange de connaissances entre les femmes les a motivées à poursuivre dans l'organisation.
- L'intérêt à poursuivre dans l'organisation est transmis.

Pistes d'amélioration identifiées dans les 3 territoires

- Aller plus en contact des habitants (proximité) et renforcement des compétences des bénévoles (programme d'insertion).
- Apprendre des choses par soi-même (travaux manuels) et soutien dans l'éducation des enfants quand les femmes sont mères célibataires.
- Formaliser plus d'échanges et vidéos entre les territoires et augmenter les webinaires entre femmes du réseau femmes du monde.
- Développer des formations pour les jeunes filles sur l'autonomie quotidienne et la confiance en soi et créer des échanges internationaux pour favoriser l'ouverture de l'esprit des enfants.
- Valorisation de produit pour les femmes de la Coopérative et renforcer la planification et gestion.
- Faire connaître la table : ce qu'elle fait, ce qu'elle propose.
- Travailler la santé mentale des jeunes et la perspective de genre: harcèlement, dépression, de nombreux fardeaux pour les jeunes.
- Travailler sur la violence basée sur le genre chez les jeunes femmes, violence numérique, harcèlement sexuel, harcèlement, dépression.
- L'importance de la dévolution et de l'exposition des processus.
- La crainte du harcèlement des gens dans la rue et sur les réseaux sociaux.
- Ouvrir des espaces pour que les jeunes reconnaissent leurs territoires.
- Huerta comme méthode: un moyen d'aborder les questions de genre, l'équité dans les processus (activité quotidienne), la plantation.
- Continuez à travailler pour les droits des femmes.
- Relier les familles à l'organisation et ne se limiter pas avec les enfants.

MERCI

Histoires collectées et rédigées par les consultant.es : Patricia Vargas et Rachid Benmannana dans le cadre de l'évaluation Externe du projet «*Reseau Femmes du monde : des initiatives Sud-Sud-Nord pour une justice écologique et une justice de genre sur les territoires* », financé par L'Agence Française de Développement de 2023-2026.

Histoires significatives des femmes et jeunes participant.es et des équipes du projet des associations partenaires Archipelia France, FLDF Maroc et Enda Colombie sur la base de la méthode de Changement le Plus Significatif.

Quartiers du Monde et Réseau Femmes du Monde 2026

